

ANDRÉ BRETON

LETTRES
À JACQUES DOUCET

1920-1926

PRÉSENTÉES ET ÉDITÉES
PAR ÉTIENNE-ALAIN HUBERT

nrf

GALLIMARD

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

LES CHAMPS MAGNÉTIQUES (en collaboration avec Philippe Soupault), *suivi de VOUS M'OUBLIEREZ et de S'IL VOUS PLAÎT* (« Poésie/Gallimard ». *Préface de Philippe Audoin*).

LES PAS PERDUS (« L'Imaginaire », n° 243. Nouvelle édition revue et corrigée).

MANIFESTES DU SURREALISME (« Folio essais », n° 5 ; « Foliothèque », n° 108. *Essai critique et dossier réalisés par Michel Meyer*).

INTRODUCTION AU DISCOURS SUR LE PEU DE RÉALITÉ.

NADJA (« Folio », n° 73 ; « Folio Plus », n° 37. *Avec un dossier réalisé par Michel Meyer ; « Folioplus classiques », n° 107. Dossier réalisé par Dominique Carlat. Lecture d'image par Alain Jaubert*).

LE SURREALISME ET LA PEINTURE. Nouvelle édition en 1965 (« Livres d'Art »).

LE SURREALISME ET LA PEINTURE (« Folio essais », n° 399. Nouvelle édition revue et corrigée 1928-1965).

LES VASES COMMUNICANTS (« Folio essais », n° 287).

POINT DU JOUR (« Folio essais », n° 194).

L'AMOUR FOU (« Folio », n° 723 ; « Foliothèque », n° 59. *Essai critique et dossier réalisés par Marie-Thérèse Ligot*).

POÈMES.

ENTRETIENS 1913-1952. Nouvelle édition revue et corrigée en 1969 (« Idées », n° 284. *Préface de René Bertelé*).

CLAIR DE TERRE *précédé de* MONT DE PIÉTÉ *suivi de* LE REVOLVER À CHEVEUX BLANCS *et de* L'AIR DE L'EAU (« Poésie/Gallimard », *préface d'Alain Jouffroy*).

SIGNE ASCENDANT *suivi de* FATA MORGANA *de* LES ÉTATS GÉNÉRAUX *de* DES ÉPINGLES TREMBLANTES *de* XÉNOPHILES *d'ODE À* CHARLES FOURIER *de* CONSTELLATIONS *et de* LE LA (« Poésie/Gallimard ». *Nouvelle édition avec les illustrations de Joan Miró reproduites en 1999*).

PERSPECTIVE CAVALIÈRE. *Texte établi par Marguerite Bonnet* (« L'Imaginaire », n° 341).

Suite des œuvres d'André Breton en fin de volume

LETTRES À JACQUES DOUCET

1920-1926

ANDRÉ BRETON

LETTRES
À JACQUES DOUCET

1920-1926

PRÉSENTÉES ET ÉDITÉES
PAR ÉTIENNE-ALAIN HUBERT

nrf

GALLIMARD

INTRODUCTION

Doucet collectionneur et mécène

Il est des conjonctions inattendues, comme celle qui, à la fin de 1920, rapproche l'homme déjà âgé qu'est Jacques Doucet, grand couturier de la rue de la Paix, et le presque inconnu André Breton. Comme le rapporte François Chapon dans le chapitre « Mes jeunes tigres...¹ » de la biographie de référence qu'il a consacrée à Jacques Doucet, ce dernier recherche alors un collaborateur pour assurer la gestion de son fonds de livres et de manuscrits, ensemble qui a déjà été constitué et auquel la passion inlassable de son propriétaire promet d'autres enrichissements².

Quand la bibliothèque littéraire est créée au début de la guerre, il s'agit moins d'une collection rassemblée pour le plaisir de son seul possesseur que d'une bibliothèque d'étude dont Doucet désire qu'elle soit aussi ouverte que possible aux

1. Cette expression qualifiant Breton et Aragon est empruntée à la correspondance de Doucet avec André Suarès, éditée par François Chapon sous le titre *Le Condottiere et le magicien* (Julliard), 1994.

2. Sur la création de la bibliothèque littéraire, voir François Chapon, *C'était Jacques Doucet* [1984], rééd. Fayard, 2006, chapitre 8, et son article « La Bibliothèque littéraire Jacques Doucet » dans *Bulletin du bibliophile*, 1980, I, p. 47-83.

amateurs éclairés et aux spécialistes. Dans une perspective qui devrait ramener à une plus juste dimension l'assurance de ceux qui pensaient, il y a quelques dizaines d'années, avoir inventé la génétique textuelle, voici que le flair de cet homme, qui est pourtant d'un médiocre talent dans l'expression écrite et dont les bredouillages ont suscité l'ironie de jeunes témoins sans pitié, lui souffle l'idée d'accumuler pour les chercheurs de l'avenir des pièces utiles à la compréhension en profondeur d'une époque : il s'agit de rassembler les traces matérielles — brouillons successifs, projets, épreuves d'imprimerie, maquettes d'illustration, etc. — dont l'expérience des siècles passés ne démontre que trop la précarité. L'on était encore au temps où les amateurs privilégiaient le « beau manuscrit », d'une écriture soignée et sans ratures. Avec une vraie prescience des attentes du futur — de nos attentes d'aujourd'hui —, Doucet va recueillir auprès des écrivains les avant-textes et leur demander de constituer des dossiers ; il leur achète leurs archives, sauvant de la corbeille les épreuves d'imprimerie ; il prend en considération les « petites revues » dédaignées alors par le négoce. Avec l'intuition obstinée qui le caractérise et dont la justesse s'exprime en actes, il a une vision moderne du manuscrit, lequel, fût-il une ébauche à peine lisible ou un brouillon, vaut en tant que témoin du processus de création. Dans cette entreprise sans précédent, son ami l'écrivain André Suarès aura été un guide sûr parmi les éditions rares et les pièces manuscrites concernant le XIX^e siècle et principalement le symbolisme¹.

Une autre singularité de Doucet va être de renouer — en la renouvelant — avec une pratique ancienne du mécénat. À de jeunes écrivains encore peu connus et aux faibles moyens

1. De François Chapon, consulter également son édition de la correspondance de Suarès, *op. cit.*

d'existence, il offre des émoluments mensuels en échange de la remise de leurs manuscrits, de leurs premières publications et de leurs documents de travail. À l'occasion, il soutient leurs projets d'édition et subventionne les revues qu'ils créent (*Nord-Sud* et *Littérature*, notamment, recevront ses subsides). Autre volet du pacte : les bénéficiaires lui adressent des lettres mensuelles sur l'état de la littérature ou de l'art et éventuellement rédigent à son intention des essais sur une question plus vaste. L'un des premiers, après Suarès, à en bénéficier aura été le poète Pierre Reverdy : s'il n'a à son actif que deux plaquettes publiées (les *Poèmes en prose* et *La Lucarne ovale*), l'instinct de Doucet lui fait percevoir un créateur majeur de l'époque, alors qu'il détecte une fausse valeur en Jean Cocteau. Les œuvres de l'ancien « prince frivole » lui paraissent de brillantes concessions à l'écume de l'époque. Il faut reconnaître qu'en distinguant Reverdy, Doucet prenait une belle avance sur la critique et sur l'Université. Bientôt Max Jacob, André Breton, Louis Aragon, Robert Desnos auront droit au même régime. Comme François Chapon le remarque au seuil de sa biographie, si en peu d'années Doucet a recueilli des fonds littéraires dont la richesse nous stupéfie, ce fut sans imposer aucune contrainte à ses protégés : « [...] il laissait à chacun une parfaite liberté, il écoutait, il se renseignait (et de quelle façon l'était-il ! Par ces correspondances à date fixe que lui adressaient des hommes aussi différents que Suarès, Reverdy, Jacob, Breton, Aragon, Desnos, pour n'en citer que quelques-uns), il ne reculait presque jamais devant les partis les plus audacieux, ayant deviné qu'ils risquaient d'être les plus fructueux¹. » Cela dit, cet homme habitué à gérer une entreprise sait aussi être tatillon quant aux dates de remise des manuscrits ou à propos de l'accomplissement de travaux d'inventaire : dans plus d'une lettre de Breton, surtout vers

1. *C'était Jacques Doucet, op. cit.*, p. 15-16.

1924, l'on perçoit des efforts méritoires pour expliquer des absences et présenter à son patron un décompte acceptable de ses heures de présence dans le local de la rue de Noisiel préposé à la bibliothèque.

« *J'éprouve le désir de me livrer à vous¹...* »

C'est une amie de Doucet, connaisseuse avertie en art et en décoration, Mme Jeanne Tachard, qui recommande Breton au couturier². Elle avait embauché quelque temps comme lecteur le jeune écrivain dont le renom grandissait, mais au sein d'une avant-garde dont la vocation n'était pas alors de se faire connaître du grand public. Sans doute quelque affection avait-elle momentanément mis Mme Tachard dans l'incapacité de lire — et l'on sait que Breton a toute sa vie affectionné et prodigué pour ses proches la lecture à haute voix. En décembre 1920, André Breton est engagé par Jacques Doucet en tant que secrétaire et conseiller, visiblement avec l'engagement d'écrire des lettres périodiques³. Premier envoi, le 20 décembre : « puisque vous voulez bien vous intéresser à ma vie, il ne vous déplaira peut-être pas que je trace dans cette première lettre un portrait de moi-même, quitte à me perdre dans les détails ou à trop me simplifier ». Avec les mois, les formules de « profond respect » ou de « respectueux dévouement » sur lesquelles s'achèvent les premières missives

1. Lettre du 4 janvier 1921.

2. C'est ce que m'avait indiqué vers 1965 Maurice Saillet. Il tenait ce détail du libraire Camille Bloch dont Doucet avait été le client. — Épouse d'un industriel de l'Est de la France, Jeanne Tachard a assuré la gestion de la maison de mode parisienne Jeanne Talbot et partageait avec Doucet une prédilection pour de grands créateurs en décoration, tel Jacques Legrain.

3. Pour 1 000 francs par mois, déclare Breton dans *Entretiens* (OC III, p. 490). À Jean-François Revel, il parlera de 500 francs par mois à son engagement, somme doublée peu de temps après.

vont s'adoucir avec l'adjectif « affectueux ». Ajoutez à cette correspondance en quelque sorte contractuelle les rencontres fréquentes à la maison de couture de la rue de la Paix, ou rue de Noisiel entre les murs de la bibliothèque littéraire, ainsi que les invitations à déjeuner chez Doucet, avenue du Bois. En mars 1923, c'est Doucet qui rend visite aux Breton dans l'atelier de la rue Fontaine.

Breton, sur le tard, évoquera sans tendresse excessive cette période, que ce soit dans les *Entretiens* de 1952 ou dans la conversation avec Jean-François Revel dont celui-ci se fait l'écho dans un numéro de *L'Œil* de décembre 1961. Au fil des mois, les lettres à Simone Khan, sa première femme, associeront parfois à l'évocation de Doucet l'adjectif « ennuyeux ». Reste que le début de la correspondance respire quelque chose de palpitant. À travers les lettres de Breton, l'on peut se représenter la chaleur amusée, indulgente et quasiment paternelle de Doucet. Pourtant, l'élection de ce nouveau conseiller par Doucet n'allait pas de soi, comme l'a souligné François Chapon : « Ce choix d'un homme presque septuagénaire en faveur des vingt-cinq ans de son collaborateur caractérise un crédit à la jeunesse assez rare chez un vieillard ; une volonté presque héroïque de ne pas s'en tenir à des positions acquises ni au confort intellectuel d'une vie déjà faite¹. »

Du côté de l'élu, il y a une vraie surprise à trouver chez cet aîné une « merveilleuse indépendance [d']esprit », comme il le répète le 26 février 1923 dans une lettre où il remercie Doucet de subventionner un numéro de la revue *Littérature* dont le contenu n'avait rien pour le séduire ; il perçoit un discret et tenace non-conformisme que laisse rarement présager la réussite sociale. C'est comme si Breton, qui semble

1. « La Bibliothèque littéraire Jacques Doucet », art. cité, p. 68.

à l'époque n'avoir qu'une estime médiocre pour son propre père, jugé trop faible devant une épouse tyrannique, s'était découvert un père idéal. Ajoutez qu'il est ébloui par la liberté que procure la fortune à celui qui en est le détenteur et qui, guidé par un instinct sûr, met d'immenses moyens financiers au service de ses passions de collectionneur. Pour celui qui lui aura servi de conseiller en achats de livres et surtout de tableaux, il y a quelque griserie à se découvrir en mesure d'orienter les acquisitions vers des œuvres hors de sa portée personnelle.

En outre, sous des apparences d'insensibilité et de scepticisme, Doucet est capable de tendresse et d'élans qui échappent au calcul. Que Breton attire son attention sur l'adolescent Jacques Baron en rupture de ban avec sa famille ou sur la gêne de Benjamin Péret, Doucet ne manque pas d'agir, consentant à l'un quelque subside, à l'autre l'achat d'un manuscrit. Breton lui-même profite de ses libéralités alors que les parents de sa future épouse, Simone Kahn, demeurent circonspects devant un prétendant dont la situation leur semble peu assise : avec un accent qui ne trompe pas, il remercie Doucet le 16 juillet 1921 de l'avoir aidé à vaincre leurs réticences.

Quelques dissonances sur lesquelles je reviendrai étant mises à part, l'entente paraît presque sans nuages à la lecture des premiers documents. S'il en avait été autrement, Breton se serait-il exposé aussi complètement dans les lettres que le mécène avait l'habitude de demander à ses protégés pour qu'ils développent leurs projets ou livrent leur opinion sur l'actualité de la littérature ou de l'art ? À partir du 20 décembre 1920, Breton rédige avec soin de longues missives dont le lecteur sera sans doute surpris que de nombreux passages correspondent à des pages entières de « La

Confession dédaigneuse », qui paraîtra seulement en 1923¹. Le portrait très travaillé, d'un style tendu et précis, que trace de lui-même pour Jacques Doucet un Breton en quête de son identité morale se retrouvera avec quelques variantes dans cet essai où l'on déchiffre d'une part l'influence persistante de Barrès, d'autre part le retentissement de la rencontre de Jacques Vaché, l'ami dont le dandysme tragique et l'« amour » désespéré accompagneront toute une existence. L'on peut s'interroger sur cette concomitance : les premières missives à Jacques Doucet reprennent-elles des pages écrites antérieurement en vue d'un ouvrage en projet, comme le donne à penser le fait que certains passages figurent dans un carnet de travail ? Ou est-ce la sollicitation venue de Doucet qui a cristallisé les préoccupations d'analyse intérieure et les a portées à cette expression à la fois glacée et ardente ? Sur ces feuilles qu'il couvre du haut en bas avec son écriture soignée et admirablement lisible, Breton compose un portrait qui met davantage l'accent sur les exigences que sur les aboutissements : un bilan provisoire.

Des « malentendus acceptables² »

L'entente, oui, mais avec des lézardes. Quelques semaines après le début de leurs rapports et vraisemblablement à l'occasion d'un épisode tendu, c'est Breton qui lucidement, après avoir « remerci[é] » Doucet « d'avoir mis cette animation soudaine dans [leurs] rapports », fait suivre cet euphémisme courtois par des lignes qui frôlent l'insolence et où affleure une précoce désillusion : « Je me suis plu déjà à dire

1. Publié en 1923 dans des numéros successifs de l'hebdomadaire *La Vie moderne*, le texte sera repris en tête du volume *Les Pas perdus* (1924).

2. Lettre du 1^{er} février 1921.

que je ne croyais pas à la rencontre extraordinaire de deux individus ni d'un individu avec celui qu'il a cessé d'être, mais seulement à *une série de malentendus acceptables*, en dehors d'un petit nombre de lieux communs¹. » François Chapon avait élu cette formule pour introduire en 1991 son essai pénétrant et fouillé sur les péripéties de la relation de Breton avec Doucet².

Des lettres ou des billets de Doucet à Breton, l'on ne connaît que quelques courts passages, cités par le destinataire dans des correspondances adressées à sa femme Simone ou à des proches. La tonalité affectueuse qui marque les premiers échanges entre les deux hommes se laisse évaluer par le biais de la lettre de Breton du 27 décembre 1920, pour ne prendre que cet exemple : « J'ai été très touché des termes de votre lettre et je suis heureux de vous dire que je me sens maintenant tout-à-fait en confiance avec vous. » Breton recopie dans un carnet tenu en 1921 quelques lignes de Doucet dont l'accent de confiance l'a visiblement touché et qui s'accordent avec le climat d'épanchement qui s'est établi dans les débuts : « À mon âge la vie est la grande chose, au vôtre elle semble si longue à vivre que ce n'est pas le principal intérêt³. » Il était inévitable que, le temps passant, l'employeur fasse des rappels aux horaires de travail, ce que le subordonné accepte mal.

Parmi les lettres de Breton, certaines reprennent, pour s'en expliquer, des questions ou des observations que Doucet a visiblement formulées par écrit. Voyez la dénégation qui ouvre la lettre du 25 janvier 1921 :

1. *Ibid.* Breton reprend une formulation qu'il a employée l'année précédente dans l'article « Pour Dada » (*OC I*, p. 238-239). (C'est nous qui soulignons.)

2. Dans le catalogue d'exposition *André Breton. La Beauté convulsive*, Musée national d'art moderne, Centre Georges-Pompidou, 1991, p. 116-120.

3. *OC I*, p. 615.

Monsieur,

je n'ai pas conscience de vous avoir écrit une lettre qui fût pour moi un pensum. Si je vous ai paru ennuyeux, la faute peut en être au sujet dont vous m'aviez demandé de vous entretenir. Je ne suis pas responsable de toute cette lourdeur et Freud doit partager mes torts. Je comprends que tout cela ne soit pas de votre goût.

L'exaspération est à peine contenue : la lettre qualifiée de « pensum » est le remarquable exposé que Breton a adressé à Doucet le 15 janvier précédent et qui apporte un éclairage sans équivalent sur la connaissance que les futurs surréalistes se sont forgée de la pensée de Freud à travers le prisme — parfois déformant — du livre des docteurs Régis et Hesnard, *La Psychoanalyse des névroses et des psychoses* (Alcan, 1914). Pour l'historien du surréalisme, c'est un document capital quant au projet d'écriture sans sujet qui a présidé en 1919 au surgissement des *Champs magnétiques*, en complicité avec Philippe Soupault. Doucet ne pouvait guère deviner que la préhistoire du *Manifeste du surréalisme* s'y inscrivait à travers la transcription de cette phrase d'avant sommeil : « Un homme a une fenêtre qui lui passe par le milieu du corps » (« Il y a un homme coupé en deux par la fenêtre », lira-t-on dans le texte de 1924).

Le projet d'enrichissement de la bibliothèque

Très vite, les suggestions d'achat s'égrènent dans les lettres en vue de l'accroissement du fonds abrité rue de Noisiel, dans le local spécialement aménagé. À l'évidence, le programme répond aux goûts profonds de son auteur comme à son appétit de découverte. Il est frappant que Breton ait plaidé dès février 1921 pour l'achat de l'édition de 1836 des *Œuvres pos-*

thumes d'Alphonse Rabbe, dont le nom sera mis à l'honneur dans le *Manifeste* de 1924 comme dans le *Second manifeste*. On le voit aussi constituer des listes de titres de Barrès à l'intention d'un Doucet qui semble n'avoir jamais eu grande estime pour l'auteur du *Jardin de Bérénice*, alors que Breton depuis l'adolescence nourrissait un culte à son égard. Plus étonnant pour nous : une autre lettre recense patiemment les ouvrages d'Édouard Dujardin, dont on ignorait que Breton goûtât particulièrement l'œuvre.

En 1922, c'est au tour d'Aragon d'être embauché par Doucet auprès duquel Breton l'a introduit. Le mécène va charger les deux amis d'établir un programme d'enrichissement de la bibliothèque, dont la mise au net semble avoir incombé principalement à Breton. Dans un entretien tardif où il s'attribue du reste la paternité exclusive du projet, Aragon a livré une clé essentielle pour saisir l'intention qui présida à certains choix de Breton et de lui-même : « Pour une grande part, le plan comportait les auteurs, alors pour nombre d'entre eux introuvables, qui auraient constitué la bibliothèque d'Isidore Ducasse, d'après les noms et les textes cités dans les *Poésies*¹. » Révélatrice est la conformité de certains noms de la liste, jusque dans l'orthographe, avec le texte de Ducasse : ainsi y figure Miśkiéwicz, auquel Ducasse fait place parmi les « Grandes-Têtes-Molles de notre époque ». On ne s'étonne pas non plus de retrouver Eugène Sue, dont l'empreinte est visible dans le Paris fantastique et terrifiant des *Chants de Maldoror* et qui est loué dans *Poésies* à travers une singulière antiphrase (« Villemain est trente-quatre fois plus intelligent qu'Eugène Sue »).

Ce qui frappe dans ces pages², c'est le regard de généalogiste, si l'on peut dire, que portent Breton et Aragon sur

1. Aragon *parle avec Dominique Arban*, Seghers, 1968, p. 41.

2. Lettre de février 1922. Les quatre citations qui suivent sont extraites de la correspondance.

les ouvrages dont ils proposent l'achat. Les premières lignes précisent le critérium auquel ils se conforment, dans leur souci affirmé de produire un « travail objectif » : « Nous nous sommes rapportés constamment à un seul critérium : la formation de la mentalité poétique de notre génération. » Le concept de formation implique la mise en évidence d'enchaînements ou d'interdépendances dans les aventures de l'esprit, ce qui va expliquer la place première donnée à des œuvres de philosophes, à commencer par l'*Esthétique transcendantale* de Kant. Car, comme le justifie le projet — qui sur ce chapitre semble redevable à Aragon plus qu'à Breton —, « Ce problème immortel est sensiblement le même que celui qui se pose aujourd'hui à des esprits plus purement scientifiques, qui rencontrent la même opposition que Kant ». Et les auteurs d'insister :

Poincaré, Freud, Einstein représentent les étapes successives de cette idée. Leur présence dans une bibliothèque d'où Kant est absent serait tout-à-fait inexplicable.

L'on admet aisément que Condillac, dont se réclament les linguistes modernes, soit en conséquence privilégié, de même que Sade en tant que « première incarnation de l'esprit révolutionnaire que le dix-neuvième siècle n'est pas parvenu à étouffer ». Faudra-t-il s'étonner que Breton accueille bientôt comme un viatique la philosophie de l'Histoire de Hegel, grâce au livre initiateur de Croce et dans un second temps par la lecture des traductions qu'avait fournies au XIX^e siècle Augusto Vera ?

Le bibliothécaire en Breton ne va pas négliger la singularité d'un exemplaire ni l'habillage souhaité pour tel ou tel ouvrage en particulier. Dans d'autres courriers, il insiste sur l'intérêt qu'ajoute à l'exemplaire le nom de son ancien possesseur ou celui du dédicataire de l'envoi. Il suggère même au collection-

neur de confier certains livres de choix aux meilleurs relieurs. Exemple qui témoigne de la ferveur et de la constance d'une admiration, il souhaite une reliure « superbe » pour *Les Ardoises du toit* de Reverdy ; l'on sait que Rose Adler lui réservera un décor dit « aux confettis », « mosaïque de pastilles habilement disséminées sur les plats pour communiquer à la couleur, ainsi sertie, un rythme subtil », ainsi que le décrit François Chapon¹.

On est frappé par la rapidité avec laquelle les propositions d'achats, dont beaucoup déjouent les goûts et la culture du temps, sont mises à exécution par Jacques Doucet. Confrontant systématiquement les suggestions de Breton et les acquisitions de Doucet, François Chapon montre ainsi comment *Le Renégat* et *L'Étrangère* du très oublié vicomte d'Arincourt prennent place rue de Noisiel, de même qu'*Une saison de bains au Caucase* de Lermontov, des volumes de Fichte et de Hegel ou *Monsieur Nicolas* de Restif de La Bretonne. Son article fournit des exemples à foison. En écho à la correspondance, le texte intégral d'un carnet tenu par Breton en 1923-1924 donne des listes d'achats faits chez des libraires pour le compte de Doucet², chaque titre étant accompagné du prix. Voyez cette liste qui fait voisiner Barrès et des classiques du roman noir avec le prolifique Joséphin Péladan, figure abâtardie du symbolisme :

Leurs figures
Un discours [également de Barrès]
Radcliffe
Walpole

1. « La Bibliothèque littéraire de Jacques Doucet », art. cité, p. 80-81.

2. De la publication qu'il a faite lui-même de ce carnet dans *Littérature* en juin 1924, Breton avait retranché ces listes. On les trouvera dans la reproduction intégrale que j'ai donnée d'après l'original dans *OC I*, p. 455-472.

d'Arlicourt
2 brochures Constant
3 Péladan

Comme François Chapon l'a montré à partir des documents, les absences par rapport au programme seront finalement peu nombreuses. Elles ne sont imputables ni à des réticences du mécène ni à une défaillance du récolteur, mais à la rareté du livre convoité. Ainsi, aiguillé vers la recherche d'une édition ancienne de Baffo par la préface qu'a écrite Apollinaire pour la collection « Les Maîtres de l'amour », Breton se heurte à l'impossibilité de remonter plus loin que la publication fournie par Liseux vers 1880. Occasion pour lui, dans sa lettre à Doucet du 30 juin 1923, de faire remarquer que plusieurs des poèmes du voluptueux Vénitien ont à s'y méprendre le « ton d'Apollinaire ». C'est déjà le *Manifeste du surréalisme* avec ses listes de devanciers qui se construit. Convenons que Breton eut la chance inespérée de trouver chez Doucet une disponibilité toujours prête à répondre à ses propres désirs d'explorer les parages les plus rares de la littérature.

L'« esprit » de l'époque dans la peinture

En Breton, le rôle de conseiller littéraire va se doubler de celui de conseiller artistique : Aragon, dans l'entretien déjà cité avec Dominique Arban, ne lui attribue que cette seconde fonction.

Faut-il revenir sur l'ouverture progressive du jeune Breton, épris de peinture symboliste, aux formes les plus neuves de l'art, notamment par le truchement des reproductions de tableaux que la revue *Les Soirées de Paris* dans sa seconde époque prodiguait à ses lecteurs ? Très tôt, il va être gagné

par la conviction que deux aventures parallèles se jouent chez les poètes et les artistes. Dans une lettre du 29 juillet 1918 à son grand ami Théodore Fraenkel, il décrivait le projet d'un livre de critique d'art avec des formules révélatrices : « Note que ce livre de critique d'art serait immense. Pour ma part ce serait à faire scintiller toute la sensibilité moderne. Que me coûterait-il de montrer sous le même angle, ainsi je fis Marie L[au]re[n]cin et Apollinaire, Rousseau et Jarry, Braque-Gris et Reverdy, de Chirico et Lautréamont, Picasso-Derain et Rimbaud. » « Faire scintiller toute la sensibilité moderne » : la formule annonce celles que Breton va employer pour convaincre Doucet d'acquérir des tableaux à travers lesquels se révèlent les mystérieuses conjonctions avec le plus profond de l'« esprit » de l'époque. Ses arguments en faveur de l'achat des *Demoiselles d'Avignon* de Picasso reviennent sur cette idée comme un ressac.

Breton n'a guère publié sur *Les Demoiselles d'Avignon*. C'est dans les lettres à Jacques Doucet que l'on découvre comment une passion immédiate s'allie à la réflexion pour déployer aux yeux du mécène le rôle historique de Picasso et la « situation » d'une œuvre majeure. À partir de la fin de 1921, il attire son attention sur un tableau qui marque « l'origine du cubisme ». Le 6 novembre 1923, dressant une vision historique qui ne s'est pas encore nourrie du *Cours d'esthétique* de Hegel, il situe la toile dans un devenir conflictuel où la littérature occupe la place majeure. S'il faut la choisir, c'est « parce que c'est le nœud du drame, le centre de tous les conflits qu'a fait naître Picasso et qui s'éterniseront, je crois bien. C'est là une œuvre qui dépasse pour moi singulièrement la peinture, c'est le théâtre de tout ce qui se passe depuis cinquante ans, c'est le mur devant lequel sont passés Rimbaud, Lautréamont, Jarry, Apollinaire, et tous ceux que nous aimons encore ». En quelque sorte, l'œuvre est projetée dans

ANDRÉ BRETON

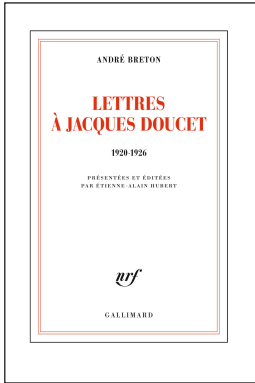
Lettres à Jacques Doucet

1920-1926

Grand couturier, collectionneur inlassable, sachant s'ouvrir aux plus audacieux jaillissements du contemporain, Jacques Doucet (1853-1929) a eu l'intuition pionnière qu'il importait de recueillir « toutes les traces de l'aventure créatrice des écrivains modernes, pourvu qu'ils répondent à des critères de qualité », selon l'expression de François Chapon dans son ouvrage de référence. En juin 1915, conseillé par André Suarès, il commence à constituer une bibliothèque de livres et de manuscrits modernes — la future Bibliothèque littéraire Jacques Doucet. En 1920, son flair lui fait engager un presque inconnu, André Breton, en tant que secrétaire-bibliothécaire.

Dans l'esprit du pacte d'échange inauguré par Doucet avec d'autres écrivains, les lettres — dont des passages glisseront dans « La Confession dédaigneuse » — sont des témoignages sans équivalent sur un cheminement intérieur. Les relations instaurées dans la confiance heureuse vont se lézarder et la « série de malentendus acceptables », selon une expression prémonitrice de Breton, s'achèvera au bout de cinq ans.

On ne compte pas les pages capitales sur la maturation du surréalisme. Voyez le projet d'enrichissement de la bibliothèque, à la rédaction duquel Aragon a été associé et où apparaissent les auteurs et les œuvres constellant le firmament du mouvement. Les plus vibrantes concernent les acquisitions de tableaux. Lisez la lettre du 12 décembre 1924 par laquelle Breton presse Jacques Doucet d'acheter le grand tableau de Picasso qui le hante : « Il s'agit pour moi d'une image sacrée. » C'est *Les Demoiselles d'Avignon*.



Lettres à Jacques Doucet **André Breton**

Cette édition électronique du livre
Lettres à Jacques Doucet de André Breton
a été réalisée le 28 octobre 2016 par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070197088 - Numéro d'édition : 302557).
Code Sodis : N83082 - ISBN : 9782072678813.
Numéro d'édition : 302559.